

Feu le Grand-Père

Olivier Stroh

Il était 23h30. J'aurais préféré ne pas. Oui, ne pas. Eux, ils étaient tous là ; ils balbutiaient (excitation), discutaient (intrigue), n'arrêtaient pas de parler (étonnement). Moi, du fond de ma chaise, déjà en place autour de la table ronde dont l'aspect m'était terreur et tremblement, avec sa planche Oui Ja posée dessus, ses vingt-six lettres de l'alphabet latin, ses neuf chiffres arabes, oui, non, au revoir et son pointeur qui devait nous permettre d'établir la communication avec feu notre Grand-Père, mort en bricolant au chalumeau, disparu de la surface de la Terre par oxydoréduction dans un crématorium situé troisième rue à gauche à l'entrée de la zone industrielle derrière le terrain de football, j'attendais. Jamais, au milieu de la nuit, alors qu'une coulée de lune se devinait à travers les fenêtres sans volets éclairées par la nuée de bougies que le médium avait demandé d'installer (car vous comprenez : l'électricité est parfois contraire à la source d'énergie des esprits), je – un *je* troublé, fiévreux d'appeler le Grand-Père aux Secrets bien dissimulés – ne m'étais senti aussi mal à ma place ; mais pourquoi ? me demandai-je, sûrement à cause du spirite aux possibles dons médiumniques qui venait d'arriver et qui s'installait. Je transpirais, laissais la peur me tétaniser dans ma chemise trempée, mon cerveau tournait comme si chacune de ses parties voulait courir les unes après les autres, je veux dire le lobe occipital derrière le lobe

temporal, la détection des images visuelles derrière la reconnaissance des sons, et je ne sais pas si j'aimais cela, si les ondes expresses allaient m'engloutir, allaient nous engloutir, ma sœur, mes deux cousins, le spirite et moi ; je m'imaginai exfiltré de la séance en moins de deux et m'interrogeais sur les réponses du Grand-Père à l'Assurance-vie bien cachée et non retrouvée par ses héritiers et laissais la peur – non, pas la peur, l'appréhension – se déchirer, déchirer et laisser de nouveau entière ma personne, d'abord le cerveau, ensuite le cœur, enfin le reste en déliquescence.

23h55. Tout le monde me rejoignit autour de la table : le spirite, Théo, Thomas et Marie qui crut bon de m'interroger : Comment tu te sens ? Schéma numéro 1 : je ne le lui réponds pas ; schéma numéro 2 : j'attends une autre question pour éviter d'avoir à répondre à la première ; schéma numéro 3 : je réponds en bredouillant un *bien* et en observant le médium installer le pointeur sur la planche et demander à chacun de poser un doigt dessus. J'optai pour le troisième scénario. Si je n'ai encore rien dit de la raison de cette séance destinée à appeler feu le Grand-Père à la combustion non spontanée, c'est qu'il était sans doute trop tôt, mais maintenant autour de la table il était trop tard – pour reculer – plus de choix possible autre que se livrer aux agapes ectoplasmiques d'une séance de spiritisme pour demander, selon l'idée de Marie, où se cachaient les documents de la grasse assurance-vie laissée en déshérence depuis le passage de vie à trépas de son bricoleur de détenteur. Et voilà le maître de séance, qui a appris à appeler les esprits mais qui avait renâclé quand Marie lui avait détaillé le but de la réunion avec l'entité du Grand-Père au compte en banque bien garni, qui a appris à contrôler le bon déroulement des appels aux esprits et à pouvoir les congédier quand tout est terminé, qui - quand même ! - n'est pas impressionnable par le premier revenant venu et peut éviter que certains participants ne cèdent à la frousse, le voilà qui entame sa communication.

Minuit. Esprit, es-tu là ? Je crois que pas. Je ne sais pas. Je préférerais ne pas. Les flammes des bougies dansaient comme valsant avec le souffle du fantôme du Grand-Père invoqué par le feu de nos attentes. Et le spirite de poser un doigt sur le pointeur et de nous demander d'en faire de même pour que celui-ci puisse désigner les différents symboles. Et le pointeur de se déplacer pour désigner les lettres O.U.I. Et Marie d'étouffer un râle de contentement. Et moi de me demander ce que je fous là. Je n'osais admettre que j'étais apeuré – bonjour, dit le spirite – mais intrigué – pour quelle raison t'es-tu déplacé ? – et je devais me contenter de ces ressentis et assumer ma participation à cette séance – as-tu quelque chose à nous transmettre ? – et attendre que Marie prenne les choses en main. Avant même que celle-ci ne pose la question qui nous taraudait tous, avant même que Théo et Thomas ne cessent d'écarquiller les yeux devant le pointeur qui bougeait sous la pression de nos doigts et l'aimable intercession du spirite, avant même que ce dernier ne s'impatiente devant les illogiques réponses à ses questions (B.O.N.N.E. N.U.I.T., C.O.M.M.E. C.A., N.O.N.), avant même que la lumière tamisée des bougies ne me fasse comprendre que la mise en scène n'était pas source de réussite dans une séance de Oui Ja, j'aurais pu. Au fil du jeu des questions-réponses, l'entité avait pris. S'était déclarée. S'était répandue. S'était propagée. Et Marie l'attisait en demandant tout de go, avec une franchise toute éloignée des us et coutumes d'une telle scène, sous le regard désolé du spirite : où sont cachés les documents de ton assurance-vie ? Moi, je regardai le rideau de la fenêtre menacer de prendre feu par la flamme de la bougie placée à côté avec les courants d'air et ne vis pas la réponse se dessiner par le mouvement du pointeur (j'avais enlevé mon doigt), entendis juste Marie s'offusquer : Quoi ? V.A. T.E. F.A.I.R.E. F.O.U.T.R.E. ? Le rituel avait perdu là les derniers lambeaux de sérieux que le spirite – cet escroc, car oui, c'était un escroc – avait voulu lui donner. Marie fondit en larmes, Théo et Thomas étaient bouche bée, le médium qui ne savait pas

tenir sa séance se concentrait comme un marathonien avant sa course, et le Grand-Père à la langue bien pendue et aux réponses définitives semblait être parti.

Minuit trente. L'horloge avait l'audace de rappeler que cela faisait une demi-heure que l'assurance-vie n'était pas retrouvée. Le contrat *intuitu personae* était perdu à jamais. Plus aucune entité ne répondait aux sollicitations lancées autour de la table. Tu sais ce que ça veut dire, tourner en eau de boudin ? Oui ou non ? Parce que là, c'était une réussite. Et une belle ! Je tournai la tête vers la fenêtre et m'aperçus que la flamme de la bougie se rapprochait dangereusement du rideau de ce salon tout d'Ikea vêtu, avec une télé écran plat fatiguée, des chaises inconfortables et deux croûtes accrochées au mur. Ça aurait bien aidé, l'assurance-vie du Grand-Père à l'absence contrariée. Mais voilà. Marie continuait de pleurer, Théo et Thomas n'en croyaient pas leurs yeux, l'escroc de médium se levait. C'est alors que je posai sur la table l'encens et le sel que j'avais préparés. Et le spirite : n'avais-je pas conscience – non, je n'avais pas conscience, pas encore – que c'était inconscient ? Il m'engueule, lui, comme du poisson pourri ! C'est parfaitement irrespectueux. Dialoguer avec les entités en posant encens et sel sur la table équivaut à inviter un ami à dîner chez soi avec un flingue à la ceinture : je t'invite mais si tu ne fais pas ce que je veux, je te chasse. Pourtant, plus rien ne bougeait déjà. Deux bougies s'étaient éteintes, que j'allai rallumer : la combustion des mèches libéra d'abord de la fumée, puis de la lumière à nouveau, et enfin de la chaleur. Au revoir, Grand-Père, bis.

Lors de la séance, nos cerveaux avaient créé inconsciemment des images, en réponse aux questions posées au Grand-Père au retour improbable. Ils avaient transféré les mouvements aux corps sans que nous ayons été conscients de cette influence. Le pointeur avait canalisé ces mouvements en concentrant l'attention. J'avais bien conscience que c'était nos yeux qui dirigeaient le pointeur et Marie, dans sa précipitation, avait dérégulé le jeu pour en faire un match à somme nulle. Je

suis sûr que si on avait fait la séance les yeux bandés, ne pouvant plus voir le pointeur et les symboles, le fantôme du Grand-Père serait devenu analphabète et aurait indiqué n'importe quoi.

Plus tard, donc, je crus bon de demander s'il fallait recommencer, si le Grand-Père à la cachette bien dissimulée pouvait revenir nous renseigner ou s'il était définitivement mari de la communication. Quelle, bref quelle communication ? me rétorquait le spirite sur le départ. Hein ? Quoi ? Pardon ? renchérisait Marie. Pardon, l'absence d'une correspondance décente avec l'au-delà ayant dominé – Marie avait raison – la réunion, je me décidai à aller souffler les bougies quand soudain je vis que le rideau avait pris feu. Tout le monde était déçu. Vite passe-moi de l'eau. Chacun à sa façon. Tape le rideau. Certes différente. Éteins la bougie. Mais enfin, il faut se faire à l'idée. Souffle les autres avant que. Feu le Grand-Père voulait rester en paix, sans plus se manifester, ne cherchant plus à communiquer.

1h. On sonne, on sonne, on sonne. Tiens, mais qui cela peut-il bien être ?

L'auteur

Né en 1978, Olivier Stroh est enseignant de Lettres modernes et journaliste littéraire. Ayant travaillé pour le magazine *Lire*, auprès de François Busnel pour son émission *Les livres de la 8*, et pour deux webzines littéraires, il anime désormais *Lisez Berry !*, émission littéraire bimensuelle, sur BIP TV, la télévision du Berry et la page Facebook de critique et de création littéraires *Lettres, etc.* suivie par 1300 abonnés. Il est l'auteur d'articles et de conférences sur l'écrivain-voyageur Pierre Loti, d'une étude sur la réception dans l'art et la littérature publiée dans le recueil *Créativité* (Editions FrI, Montréal) et du livre *Je découvre Châteauroux* (La Geste Editions, Niort) sur la capitale berrichonne.